

Jean-Luc Jamard, Emmanuel Terray et Margarita Xanthakou, eds., *En substances. Textes pour Françoise Héritier*. Paris, Fayard, 2000.

Carmen Bernand



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/etudesrurales/57>

DOI: 10.4000/etudesrurales.57

ISSN: 1777-537X

Publisher

Éditions de l'EHESS

Printed version

Date of publication: 1 January 2000

Electronic reference

Carmen Bernand, « Jean-Luc Jamard, Emmanuel Terray et Margarita Xanthakou, eds., *En substances. Textes pour Françoise Héritier*. Paris, Fayard, 2000. », *Études rurales* [Online], 155-156 | 2000, Online since 16 June 2003, connection on 22 September 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/57> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.57>

This text was automatically generated on 22 September 2020.

© Tous droits réservés

Jean-Luc Jamard, Emmanuel Terray et Margarita Xanthakou, eds., *En substances. Textes pour Françoise Héritier*. Paris, Fayard, 2000.

Carmen Bernand

L'importance des voies d'investigation ouvertes par Françoise Héritier ainsi que son rayonnement personnel justifient l'intérêt de ce livre, dirigé par Jean-Luc Jamard, Emmanuel Terray et Margarita Xanthakou. On y trouve cinquante textes rédigés par des chercheurs issus d'horizons divers : anthropologues, sociologues, historiens, médecins et psychanalystes, étudiants ou chercheurs confirmés rendent hommage aux multiples visages de celle qui occupa la chaire d'étude comparée des sociétés africaines au Collège de France de 1983 à 1999.

Les contributions sont groupées en cinq parties consacrées respectivement à des connexions théoriques que l'on peut établir entre l'oeuvre de Françoise Héritier et d'autres champs scientifiques, à la parenté, aux différences sexuées, à la violence et à l'engagement citoyen. Enfin, une série de portraits et de récits plus subjectifs témoignent du respect et de l'amitié de leurs auteurs : un dessin de Michael Bastow, une évocation d'une doctorante, Cécile Gribomont, ou le mythe de Persée, au dénouement heureux malgré le regard pétrifiant de la Gorgone, narration qui, grâce au talent de Jean-Pierre Vernant, a le charme d'un conte pour enfants. Résumer ici tous les textes de ce recueil est une tâche impossible. Aussi est-il préférable, pour la clarté de cette recension, de ne souligner que quelques aspects de ce livre si riche, avec le regret cependant de passer sous silence un certain nombre de contributeurs.

Rappelons brièvement les principaux apports de Françoise Héritier à la théorie anthropologique, puisque toutes les contributions s'y réfèrent d'une manière ou d'une autre. Son étude de la parenté semi-complexe (systèmes crow et omaha) et complexe, domaines qui n'avaient guère été explorés par Lévi-Strauss, lui a permis de dégager des lois structurelles telle celle des échanges matrimoniaux entre lignes alternées compatibles avec la prohibition de redoublement des alliances entre consanguins.

Gérard Delille, analysant une documentation historique provenant de plusieurs régions européennes (Calabre, Sicile, Verviers ou Cáceres), dégage le jeu des alliances alternées qui sont réalisées dans le but de développer un lignage stable, enraciné dans le terroir, et de nouer des solidarités effectives entre les différentes lignées. L'anthropologie vient ici éclairer les logiques paysannes et citadines des sociétés chrétiennes, marquées elles aussi par des règles, à l'instar des mondes exotiques. Dans un autre exemple issu de l'Angleterre victorienne où la coutume d'épouser un proche cousin était courante chez les élites, Adam Kuper retrace l'origine de ces unions, pourtant interdites par le droit canonique, qui furent instituées par Henry VIII pour des raisons personnelles et politiques. Dans ce cas précis, le pouvoir de l'État infléchit des systèmes de parenté que l'on aurait pu croire inspirés par leurs propres logiques structurelles. L'histoire, en rappelant que tout système dépend, en dernière instance, de contingences politiques, évite à l'anthropologie de verser dans l'illusion de l'intemporalité.

Les différences anatomiques les plus évidentes entre les sexes ont servi de support à des représentations et des pratiques qui constituent la « valence différente des sexes ». Il s'agit là d'un thème majeur chez Françoise Héritier. Partout, dit-elle, aussi bien dans des sociétés de chasseurs-cueilleurs que dans des civilisations historiques, la domination masculine semble attestée. Cette dernière trouve sa légitimité dans les représentations des humeurs du corps humain (sperme, sang, lait), dans les conceptions qui assignent au principe masculin un rôle décisif dans la procréation, et dans les règles d'exogamie et d'échange matrimonial qui impliquent, comme Lévi-Strauss l'avait déjà montré, l'échange des femmes par les hommes. En somme, les hommes font de la prérogative génésique des femmes un attribut négatif. Il serait erroné d'interpréter de tels faits sous l'angle de l'acceptation idéologique de la soumission, et Rose Marie Lagrave reprend de façon critique les commentaires de Bourdieu au sujet du statut de la différence biologique dans la pensée. Si pour Françoise Héritier celle-ci joue un rôle premier, pour Bourdieu elle n'est que la justification du pouvoir que les hommes exercent sur les femmes.

Car la « longue durée » de la domination masculine et des principes « naturels » qui la sous-tendent n'est pas un postulat mais le résultat d'une analyse détaillée des alliances matrimoniales et des conceptions symboliques ayant trait aux différences sexuées. C'est pourquoi il n'est pas étonnant de trouver, à côté d'exemples contemporains, dans une société amérindienne de la Terre de Feu, considérée comme « égalitaire », des rites masculins destinés à conjurer la hantise d'un matriarcat originel et fantasmatique (Anne Chapman). En fait, l'émancipation des contraintes « naturelles » de l'enfantement n'est qu'une autre façon d'exprimer le triomphe du principe masculin, comme le conte philosophique des Dentcico nous le suggère. Par cette allégorie, Marika Moisseff nous entraîne dans le cas inédit d'une société où l'égalité entre l'homme et la femme concerne en premier lieu le droit de tous d'accéder à la sacralité du plaisir sexuel que la fertilité féminine est censée menacer. À travers les déboires dans l'espace du commandant Ripley avec Alien/Neila, le mythe dentcico, composé d'images et de sons, se conclut par les affres d'une initiation féminine à l'issue de laquelle la puissance maléfique de la maternité est définitivement conjurée.

Le principe de non-cumul de l'identique fonde l'inceste de deuxième type interdisant les rapports sexuels entre personnes que chaque culture reconnaît comme « identiques », en vertu du rôle des substances corporelles toujours vecteurs d'identité et dont la réunion est problématique. C'est ainsi qu'un homme ne peut pas épouser dans le même lieu et dans le même temps deux soeurs, le mélange de substances

identiques se faisant à travers un autre corps qui sert de médiateur. À ce modèle canonique et antérieur, pour Françoise Héritier, à l'inceste entre parents proches, Salvatore d'Onofrio propose d'ajouter un troisième type, celui qui condamne l'union d'individus déjà unis par les liens de parrainage dans le monde chrétien. Lucien Scubla voit dans le non-cumul de l'identique un principe organisateur des sociétés et des pratiques. Sa mise au jour justifie la portée théorique d'une anthropologie qui s'efforcerait de dresser le « répertoire idéal des cultures », les formes possibles qui s'offrent à toutes les sociétés humaines, reprenant ainsi le défi structuraliste lancé par Lévi-Strauss dans les années cinquante. Dans ce projet intellectuel, la notion d'invariant est capitale. L'invariant n'est pas synonyme d'immuabilité, mais il relève d'associations conceptuelles soudées à la même armature logique malgré l'instabilité des formes et des contenus.

Tout le monde se souvient du scandale que souleva le clonage de la brebis Dolly, et de la peur, partagée par les médias, de voir reproduire cette expérience sur les humains. Le cas Dolly est révélateur des véritables enjeux qui se posent aux sociétés et qui sont liés aux principes universels qui organisent la parenté. Ceux-ci, on le sait, sont des réponses pour créer des identités individuelles à partir de différences manifestes entre les sexes, les générations et l'ordre de naissance (aînés et cadets). Car le clonage, dans l'interprétation de Philippe Descola, implique une forme extrême de cumul de l'identique : confusion de générations, brouillage de la généalogie et difficultés de penser une identité dépourvue des repères naturels. Il permet à un individu d'être théoriquement le jumeau de son « père » ou de sa « mère » génétiques. Le clonage des femmes diffère de celui des hommes sur un point fondamental : alors que les lignées masculines sont toujours tributaires d'une femme pour se reproduire, on pourrait concevoir des lignées de femmes qui se passeraient presque entièrement du sexe masculin lequel ne fournirait que le sperme de la fécondation initiale. Or rien n'empêcherait ces lignées féminines de refuser aux hommes les mères porteuses nécessaires à leur perpétuation. La haute technologie biologique mettrait-elle fin à la domination masculine, réalisant enfin le fantasme des Amazones ? Le risque existe mais le rêve narcissique de se perpétuer à l'infini mènerait à une impasse, avec le refus de la complémentarité et de l'altérité indispensables au fonctionnement de toute société. Le corps comme ancrage de la pensée symbolique constitue un des aspects majeurs de l'oeuvre de Françoise Héritier. Le rôle des humeurs corporelles dans les représentations identitaires a orienté de nombreuses recherches d'où se dégage une pluralité d'interprétations. Les textes sur la parenté de lait dans le monde arabe touareg, iranien et peul -- (Pierre Bonte, Édouard Conte, Laurent Barry) -- illustrent les difficultés auxquelles on se heurte lorsqu'on essaie de systématiser des logiques communes à un espace symbolique que l'islam a contribué à unifier et dont les origines sont diverses. Dans le monde musulman, le rôle des trois humeurs vitales (le sang, le sperme et le lait) n'est pas partout le même ; à chacune on attribue une double valence, séminale et nourricière, mortifère et polluante. À travers les positions inverses, « mecquoise » et « médinoise », relatives à la mise en nourriture, É. Conte montre que, même si l'homme est toujours considéré comme la source du lait, pour le Prophète aucune incompatibilité n'apparaît entre les apports masculins véhiculés par le lait de la mère et celui de la nourrice, comme cela est le cas dans d'autres contextes. C'est une reconnaissance implicite de l'apport féminin à la constitution de la personne. On est loin de la rigidité des prohibitions matrimoniales par le lait édictées par l'imam Khomeiny dans l'Iran islamique contemporain. Cet exemple insiste à nouveau sur le

rôle de la politique et de l'idéologie dans la transformation de ces logiques qui demeurent néanmoins invariantes puisqu'elles n'annulent pas la pertinence des substances dans la constitution des identités.

Le désir, l'inconscient et la représentation de la sexualité féminine (Patrice Bidou, Bernard Juillerat) ne pouvaient pas manquer d'interroger les paradigmes de Françoise Héritier. À la réflexion sur les substances corporelles Alexandre Surrallès i Callonge ajoute les émotions et les perceptions enracinées dans la matérialité du corps. C'est le cas du cœur que les Candoshi de l'Amazonie péruvienne conçoivent à la fois comme un organe physiologique et un centre perceptif, lieu des activités subjectives. Plusieurs contributions portent sur l'ingestion de substances dont l'absorption altère l'équilibre des humeurs : l'alcool, que Sylvie Fainzang a étudié dans une association française pour la tempérance, et des produits comme la coca et le tabac qui possèdent en Amazonie des identités sexuées et agissent en conséquence sur celui qui les inhale (Dimitri Karadimas). Des nourritures solides, comme les massapains et autres pâtisseries appelées en Sicile *ossa di morti*, influent aussi sur la physiologie corporelle, provoquant des modifications identitaires (Salvatore d'Onofrio). Ces sucreries sont élaborées pour la fête des morts. Elles sont destinées principalement aux enfants qui consomment symboliquement les défunts, incorporant non seulement leurs qualités génériques mais aussi la semence qui est à l'origine de la vie et qui, en Sicile et ailleurs, est censée être encapsulée dans les os. Nous trouvons une coutume semblable au Mexique, avec les confiseries en forme de « têtes de mort », *muertitos*.

Les liens entre l'alimentation (ou la boisson), les humeurs et les identités ont fait l'objet de débats qui ont débouché sur des pratiques discriminatoires dont l'un des exemples les plus saisissants est celui des statuts de sang mis en place en Espagne au XVI^e siècle pour justifier de la persécution des nouveaux chrétiens, c'est-à-dire les juifs convertis. Vers 1570, la répression contre les judaïsants s'acheva par des bûchers où l'on brûla même des ossements de leurs aïeux, façon de détruire l'histoire des vaincus, pour aller dans le sens des remarques de Françoise Héritier. Déjà en 1488, avant l'expulsion des juifs, l'opuscule *El Alborayque* présentait les juifs convertis comme des êtres hybrides et monstrueux. Leur repas, disait-on, mijotait toute la nuit de vendredi, les odeurs se répandaient, les saveurs empuantissaient l'haleine de ceux qui mangiaient ces nourritures et cela provoquait la souillure du sang, contaminant alors les chrétiens. On peut regretter que ces faits importants et bien documentés n'aient donné lieu à une analyse anthropologique.

Jean-Luc Jamard a donc eu raison d'étendre aux identités raciales la réflexion sur les humeurs, bien que cette proposition n'ait guère retenu l'attention des participants en dehors de quelques références, dont celles de Miriam Pillar Grossi dans son texte sur la violence et les femmes au Brésil. La valence différente des sexes est traversée par la « valence raciale », ce qui oblige à une exploration très fine des rapports entre Blancs, Noirs, métis, mulâtres et Indiens. Ces hiérarchies peuvent évoluer en fonction de la place que la société nationale attribue aux mélanges de races dans le cours du XX^e siècle. Les sociétés latino-américaines et nord-américaines offrent sur ces questions des matériaux d'autant plus riches qu'ils couvrent plusieurs siècles. On peut se demander comment agit le principe du non-cumul de l'identique dans des sociétés dont les discours, mais non les pratiques, condamnent l'hybridité. Il y aurait là en tout cas un champ très vaste d'études qui trouveraient dans l'oeuvre de Françoise Héritier une source d'inspiration.

De l'Amazonie à la cité antique, de l'Afrique au Moyen-Orient, de l'Australie à la Normandie, cet ouvrage puise ses exemples dans des espaces géographiques et temporels variés. C'est en Grèce, dans un village du Magne, que notre parcours s'achève. Dans un récit d'une rare intensité, Margarita Xanthakou nous dévoile la réalité dramatique d'une famille de paysans qui vivent dans les faits le fantasme de l'inceste adelpgique que la tradition nourrit depuis des temps anciens. L'histoire de Tassos, Katina, Thémis et Polina plonge le lecteur dans la souffrance de l'inceste, émotion retenue à la lisière de l'intelligible. « Mon frère Tassos a embrouillé nos cuisses, il nous a souillés comme le fait l'huile », murmure à l'ethnologue la vieille mère, condamnée à mourir dans la solitude, écrasée par le poids des relations incestueuses que son frère a entretenues avec elle, mais aussi avec sa fille et son fils. Thémis, le jeune homme violé par l'oncle alors qu'il était encore un enfant, révèle, plus que toute explication théorique, la pertinence des analyses de Françoise Héritier : « J'évitais de les embrasser [la mère et sa soeur] par peur de sentir les odeurs de l'une sur l'autre, et même, l'idée de les sentir sur mon oncle, ces odeurs, quand il me serrait contre lui, ça me dégoûtait. » (p. 327) À la violence insupportable, Thémis, dont le nom signifie « déesse de la justice », va préférer la fuite et le silence. Le livre refermé, ces voix maniotes continuent à hanter le lecteur pour lui redire, sans fioritures ni métaphores, qu'on a atteint avec « cette histoire pas comme il faut » la violence de la vérité.